

Qui n'entendrait l'évident paradoxe formulé par le Christ : "Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres. [...] Puis viens et suis-moi." Paradoxe en ceci qu'ici, le "manque" consiste en un excès de biens matériels - en ceci que le manque désigne ce que l'on possède. Manière de dire qu'une seule chose est importante, qu'une seule chose constitue la vraie richesse : suivre le Christ. On aura beau, comme l'homme à qui s'adresse le Christ dans l'évangile, respecter tous les commandements de Dieu depuis toujours, ce qui n'est déjà pas si mal (comme en témoigne le regard d'amour posé sur lui par Jésus), qu'il manque encore une seule chose en vue de la vie parfaite : se dessaisir de ce que l'on possède, abandonner sans reste tout ce qui peut encombrer notre marche vers le Père à la suite du Fils ; se délester du superflu en vue de l'essentiel, tenir pour rien (pour "ordure", comme le dira l'Apôtre) les biens de ce monde afin d'appartenir tout entier au Bien véritable qui n'est pas de ce monde ; devenir un signe prophétique en étant riche de sa pauvreté, en étant riche de ce que l'on ne possède plus, en vue du Royaume ; en donnant tout aux pauvres se donner soi-même au Seigneur, et tout miser sur ce dépouillement radical... oui : tel est l'enjeu. Un enjeu, même, plus radical encore que ce que l'on pourrait imaginer. Car enfin, les richesses matérielles n'étaient-elles pas considérées, dans Israël au temps même du Christ, comme une bénédiction venue de Dieu ? C'est donc même de cette bénédiction-là qu'il faut se défaire. Chose incroyable pour un Juif pieux de l'époque du Christ, chose confinant non seulement avec l' "impossible", mais encore, mais surtout, avec le scandaleux : mépriser les biens de ce monde, que l'on s'est acquis par une vie de labeur, ne serait-ce pas mépriser Celui qui les prodigue - et qui les prodigue avec d'autant plus de largesse qu'ils sont une sorte de récompense octroyée ici-bas à quiconque ne se contente pas d'être travailleur mais vit surtout dans la crainte de Dieu ? En ce sens le message du Christ (donne tout ce que tu possèdes et suis-moi) est non seulement radical mais s'apparente presque à une sorte de blasphème. Au travers de ce simple conseil évangélique, c'est, au fond, de tout un univers mental aussi que le Christ encourage à se détacher. Avec le Christ, il ne s'agit plus seulement de remercier Dieu pour Ses bienfaits, dans la perspective de la religiosité communément admise dans l'ancien Israël - il s'agit de choisir Dieu pour Dieu en le suivant, lui, le Christ. Ce conseil évangélique de pauvreté matérielle est donc aussi le signe, donné par Jésus, de sa divinité : une fois admis que les dons font signe de Celui qui donne, qui ne préférerait le donateur à ce qu'Il donne ? Un cadeau ne nous réjouit que dans la mesure où il émane de quelqu'un que l'on aime, et dont on sait qu'il nous aime, et c'est bien ce "quelqu'un que l'on aime" qui seul compte, quelle que soit d'ailleurs la valeur du cadeau ? De même ici : pour l'homme religieux qui sait que ses biens viennent de Dieu, seul Dieu, Dieu seul, devrait en définitive compter. Voilà, dans le fond, tout le sens du paradoxe inhérent au conseil évangélique de pauvreté : quand bien même, Seigneur, Tu ne me donnerais rien, que je continuerai de T'aimer, parce que Toi seul a du prix à mes yeux, parce que Toi seul me suffit. Je n'ai même que faire de Tes bénédictions éventuelles, de Tes cadeaux éventuels, puisque Tu es Toi. Mieux encore : s'il Te plaît ne me donne rien, car je courrais peut-être le risque, à la longue, de m'attacher, plus que je le devrais, à ce que

Tu me donnes - plutôt qu'à Toi. Même le grand roi Salomon, dans sa grande sagesse en vertu de laquelle tant de richesses lui furent données de surcroît, n'a-t-il pas quelque jour perdu toute sagesse en se détournant de Toi ?... et moi, qui suis fort loin d'être le roi Salomon, je ne tomberais pas dans ce travers ? Certes, Seigneur mon Dieu, ne me donne rien que Toi ! Les richesses de ce monde, quand bien même elles procèderaient de Toi, risqueraient d'obscurcir mon regard, de le détourner du Ciel, de faire écran entre lui et Toi - et ce d'autant plus que mon regard n'est pas toujours pur, loin s'en faut, et que, Tu le sais, il peut si facilement, avec une si triste régularité, se laisser fasciner par tout ce qui brille aux yeux des hommes ! D'ailleurs tous les ors de ce monde, y compris ceux des palais des puissants de ce monde, ne sont que rouille en puissance, au Shéol on n'emporte rien de tout cela. Aussi, Seigneur, ne me tente pas, ne me laisse pas entrer en tentation, ne mets pas mon humaine faiblesse à l'épreuve ! Donne-moi au contraire de croire, de croire de savoir incorporé, qu'il est plus facile d'aller vers Toi dans le dépouillement. Oui, Seigneur, si Tu m'aimes, ne me donne rien !

Chacun comprendra, je pense, à quel point l'Evangile est parfaitement étranger à la logique du monde - ce monde au sein duquel on ne vaut que par ce que l'on possède, que par ses "signes extérieurs de richesse", comme on dit. Quiconque, passé quarante ans, ne peut arborer à son poignet une rolex a raté sa vie, nous souffle l'esprit du monde par la bouche de ceux qui en sont esclaves - et qui voudraient que tout le monde le soit avec eux. Tristes esclaves, à vrai dire, qui seraient plus à plaindre qu'à blâmer s'ils ne propageaient en effet leur conception de l'existence, axée autour du profit et d'une certaine manière hédoniste de vivre et de penser caractéristique des "sociétés de consommation". Sociétés, sans vouloir me montrer caricatural, du plaisir immédiat et multiforme, où à peu-près tout s'achète et se vend ; sociétés prétendument "inclusives", mais qui excluent de facto quiconque ne veut pas, ou ne peut pas, entrer dans cette logique mondaine de marchandisation quasi-généralisée. Sociétés de ce que le philosophe Gilles Lipovetsky appelle "bonheur paradoxal" : bonheur, qui n'en est pas un, d'être dressé à l'assouvissement permanent de petits plaisirs dénués de sens et sans lendemain, en une véritable course au néant dont la rançon pour l'individu contemporain est une telle habitude aux satiétés élémentaires qu'elle peut le conduire à la dépression et au dégoût. Sociétés peut-être pires que les régimes les pires, d'où toute Joie véritable semble bannie - car la Joie, elle, et comme tout ce qui est essentiel, ne se monnaie pas.

"Sociétés pires que les régimes les pires", ai-je dit un peu vite. Permettez-moi à cet égard, pour finir, un ultime commentaire. Car on se dira en effet que nos sociétés du spectacle ou du Divertissement, que nos sociétés où prospère l' "Homo consumericus" (pour le dire encore comme G. Lipovetsky), ne sont après tout pas si mauvaises, que nous ne vivons pas en Allemagne nationale-socialiste ou en Corée du Nord. Sans doute. Ma conviction est pourtant qu'elles sont pires que les régimes les pires pour cette raison que, bien souvent, elles les préparent. Nous savons, au moins depuis Pascal, que le Divertissement a pour fonction essentielle d'empêcher toute

angoisse existentielle... mais qu'advient-il, lorsque l'homme contemporain en vient à se lasser même du Divertissement ? Quelle meilleure stratégie, alors, pour prévenir l'angoisse ou un certain malaise collectif, préjudiciable à la communauté tout entière, que d'occuper les esprits avec quelque "grand dessein" collectif, même le plus fou, ou quelque soi-disant péril à affronter ? "Nous sommes en guerre" : formule magique focalisant les esprits sur une peur concrète, occupant les esprits tout en les dispensant de penser. Car l'homme est ainsi fait : tout sauf l'angoisse et le vide existentiel ! Et lorsque le Divertissement ne suffit plus à occulter l'angoisse ou à combler le vide (et cela arrive nécessairement), alors oui : pourquoi pas une bonne guerre, si on nous la propose ? Certes, là est le plus effrayant : souvent les clowns et les pitres constituent l'avant-garde du malheur.

Bref : ne nous laissons pas fasciner par les biens qui passent, et attachons-nous au seul Bien qui ne passera pas, au seul Bien qui rassasiera notre cœur au-delà même de nos attentes, et ce dans une rupture assumée avec la logique du monde. Et tant pis si nous passons pour des rabat-joie, ou des "peine-à-jouir" (pour citer cette fois une personne qui est tout sauf un philosophe), ou des gens quelque peu austères. Tant pis si le monde ne nous comprend pas, voire nous prend en haine : sans chercher l'hostilité, nous ne devrions pas la craindre.

Père Antoine Altieri